

George Martin — *Live and let Die* L'ultime moisson

Mario Patry

Numéro 284, mai-juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Patry, M. (2013). George Martin — *Live and let Die* : l'ultime moisson. *Séquences*, (284), 22–24.

George Martin | *Live and let Die* L'ultime moisson

Dum di di dum Dum Dum... Qui n'a pas entendu au moins cent fois ce standard de jazz créé par Monty Norman, des années 1960 ? Il y a des rendez-vous avec l'Histoire que les mélomanes et les cinéphiles ne peuvent manquer impunément. Le huitième film de la célèbre et mythique série James Bond 007 – produit par Albert R. (Cubby) Broccoli et Harry Saltzman – va entrer directement dans « la légende dorée du 20^e siècle » de façon spectaculaire, en réunissant deux génies de la musique populaire, soit l'ex-membre du groupe pop rock The Beatles, Paul McCartney, et son aussi talentueux arrangeur et orchestrateur George Martin. « L'empreinte de deux géants » sur l'une des plus importantes musiques de films de tous les temps nous rappelle cruellement qu'avec deux milliards (et non pas un, comme nous avons précédemment écrit) de disques vendus dans le monde avec les Fab Four, George Martin a eu autant, sinon plus d'influence sur la musique de films (et la musique tout court...) que tous les autres compositeurs

MARIO PATRY

Pour la petite histoire, c'est le jeune et charismatique président des États-Unis, John Fitzgerald Kennedy, dans une entrevue accordée au journaliste Hugh Sidney pour le *Life magazine*, le 17 mars 1961, qui avait placé *From Russia with Love*, de l'auteur britannique Ian Fleming, parmi la courte liste de ses dix romans de fiction préférés. Cette déclaration avait donné une visibilité soudainement accrue à une série de romans qui connaissent déjà le succès à une large échelle internationale. À preuve, Sergio Leone s'était même inspiré du personnage de James Bond pour créer son personnage de Darios incarné par Rory Calhoun dans son premier film, *Le Colosse de Rhodes*, dès 1961. Suite à ce coup de publicité inespéré, les ventes en librairies avaient augmenté de façon plutôt dramatique... Le premier film de la série, *Dr. No* – dont la musique fut enregistrée le 21 juin 1962 dans les studios de CTS, sous le label Columbia (DB 4898) –, sort le 5 octobre 1962, en avant-première à Londres¹.

Ce qui est le plus fascinant dans le cas qui nous intéresse, c'est qu'il réunit, pour la première et seule fois de toute

l'Histoire, deux des plus grands mythes du monde anglo-saxon des années 1960 (les *fabulous sixties*), c'est-à-dire « les trois B » : Beatles, Bond et Batman.

Il n'est pas indifférent de rappeler à notre mémoire que la *Beatlemania* est désormais passée de la culture populaire (avec pas moins de 8 000 livres publiés dans le monde !) à la culture savante, depuis que l'Université Hope de Liverpool (du haut de ses 168 années d'existence) a introduit dans son cursus universitaire, une Maîtrise en Arts sur le groupe mythique, depuis septembre 2009. Le cours s'intitule : « *The Beatles, Popular music and society, MA* », annonce le magazine *Libération* le 4 mars 2009. Dire qu'à l'origine, il y avait pas moins de 200 groupes de musique populaire à Liverpool, lorsque John Lennon fonda son groupe de « skiffe » en 1957 et que la maison de disque Decca Records refusa bêtement (le 1^{er} janvier 1962) de produire le premier album du groupe en leur signifiant que « les groupes de guitares sont en train de passer de mode » !²



George Martin (à gauche) en studio avec deux des Beatles

Comme quoi, c'est souvent dans les marges que se font les plus claires corrections... Évidemment, l'histoire de la naissance du rock and roll est aussi parfaitement documentée. C'est grâce au film de Richard Brooks – encore le cinéma – *Blackboard Jungle* (Graine de violence), sorti le 19 mars 1955, avec la chanson (*We're gonna Rock Around the Clock* qui va détenir le pavé du Billboard Top 100, du 9 juillet au 27 août 1955, soit pendant 8 semaines, ce qui propulse un nouveau genre musical sur la scène internationale qu'Elvis Presley portera à un niveau inégalé à titre d'artiste solo³.

Lorsque le compositeur John Barry (né à York le 3 novembre 1933 et décédé à New York le 30 janvier 2011), qui avait arrangé le thème célebrissime du compositeur Monty Norman (né le 4 avril 1928), annonce qu'il n'est pas disponible pour le prochain film de la série James Bond, les producteurs d'Eon Productions se tournent naturellement vers Paul McCartney. Celui-ci se donne même la peine de lire le roman de Ian Fleming, le deuxième de la série qui fut publié le 5 avril 1954, et dont l'action se déroule essentiellement en Jamaïque, île de résidence secondaire de l'auteur fétiche. Comme il ne reste plus assez d'argent pour confier la partition à un compositeur de « renommée équivalente », McCartney propose son ami et producteur des Beatles, de 1962 à 1969, George Martin, qui va signer l'une des plus remarquables partitions imaginables, avec un savant mélange de jazz feutré et de musique classique, qui sera enregistrée en quadrophonie, autre primeur. Pour la première fois de l'Histoire, une chanson pure de style rock sera créditée au générique d'ouverture d'un film de la série de l'agent 007. Évolution des mœurs oblige.

Le couplet légendaire de Paul et Linda McCartney commence un peu à la manière de *Help!* (enregistré le 13 avril 1965 et paru le 6 août 1965) de John Lennon – où le thème de James Bond était d'ailleurs évoqué en prémisse, quelle prédestination! – avec une chanson lente, acoustique, inspirée de Bob Dylan⁴, un *topic song*, avec un piano, une batterie, deux guitares et une basse, dont les paroles s'inspirent d'une forte influence philosophique et littéraire (« Lorsque tu étais jeune et que ton cœur était un livre ouvert... »), défiant l'existentialisme frelaté de la musique pop classique, avec un étrange sentiment de calme avant la tempête, qui plonge ensuite dans la fureur endiablée du refrain, appuyé par un orchestre de cuivres (*Brass Band*) avec des volutes de fumée suggérée par la flûte traversière. Cette musique n'a tout simplement pas vieilli d'une seule poussière en quarante années et défie autant le temps que l'imagination. On se plaît à rêver à tout ce que ce groupe inimitable aurait pu nous offrir encore, n'eût été de leur séparation prématurée, annoncée le 10 avril 1970, au grand dam du public de fans dont nous étions. La structure binaire et simple relève d'un principe maintes fois copié depuis la nuit des temps, dont la chanson *Les plaisirs démodés* (1972) de Charles Aznavour offre un exemple français, mais qui inverse la donnée (musique rythmée tonitruante et enfin douce et calme).

La chanson thème du générique d'ouverture, d'une durée de 3 minutes et 12 secondes, enregistrée en octobre 1972 sous le label Apple Records avec son groupe Wings, sort en avant-premier mondiale à Londres, le 1^{er} juin 1973 en *single* (45 tours). Il se hisse au 9^e rang des *Hit parade* britanniques, mais tout de même au deuxième rang aux États-Unis, ce qui est conforme

avec le caractère parfaitement universel de cette « icône » de la musique rock. Paul McCartney (né à Liverpool le 18 juin 1942) assume la basse électrique, alors que sa femme, Linda McCartney⁵ l'accompagne aux claviers et à la voix, et entouré de Denny Sewell à la batterie, Denny Laird (ex-membre des Moody blues) à la guitare rythmique et Henry McCullough à la guitare soliste. Ces trois musiciens contribuent aussi à titre choral. Comme cette chanson fut enregistrée en même temps que le deuxième album du groupe, *Red Rose Speedway*, il faut ajouter Hugh McCracken et David Spinoza, deux musiciens additionnels à la guitare électrique pour le refrain. C'est bien sûr à nul autre que George Martin (né le 3 janvier 1926, le même jour que Sergio Leone...), à qui les spécialistes attribuent le titre louangeur du « cinquième Beatles », groupe qu'il avait auditionné pour la première fois le 6 juin 1962 sous l'étiquette Parlophone pour le studio EMI, que McCartney confie l'arrangement de l'orchestre des cuivres et du quatuor à cordes. Sa performance musicale magistrale donne la mesure de ce qu'un arrangeur et un orchestrateur de talent comme George Martin peut offrir dans une partition de cinéma et mériterait à elle seule un livre entier. Cette glorieuse collaboration constitue leur « ultime moisson », sans aucun doute.



« Si tu veux savoir si un peuple est bien gouverné et si ses lois sont bonnes ou mauvaises, écoute sa musique... »
Confucius (551-479 av. J.C.)

La musique tient une place centrale et de choix tout le long de ce film, le premier qui relance la série avec l'acteur à l'humour flegmatique et au jeu décontracté Roger Moore, qui sort en premier mondiale à New York le 27 juin 1973 et à Londres le 6 juillet suivant⁶.

Fait à noter: lors de la première télévisée sur les ondes de la BBC, le 20 janvier 1980, *Live and Let Die* établit un record d'audience

inégalé pour un long métrage de fiction, avec un auditoire de 23,5 millions de téléspectateurs sur l'ensemble du Royaume-Uni, avec 65 % de nouveaux spectateurs. La force du film tient essentiellement dans la tension sexuelle fébrile qui se glisse sous le thriller et que réussit parfaitement à traduire la scène d'anthologie *Bond meets Solitaire*. La *Bond girl* incarnée avec brio par la charmante Jane Seymour, qui est « pucelle » au début de l'action – ce qui était tout à fait crédible en 1953 (mais déjà plus ou moins improbable en 1973) –, et que ne va pas manquer de rectifier notre héros d'espionnage infatigablement « en quête » de nouvelles flammes. La douce et soumise protagoniste féminine, séquestrée par un trafiquant de drogues des Caraïbes (Dr. Kananga ou Monsieur Gros bonnet, incarné avec conviction par Yaphet Kotto), déploie à regret son jeu de Tarot zen sur la table, en prophétisant toute l'action à venir remplie de violence et de chaos, alors que nous découvrons en transparence à travers les cartes, le majestueux Boeing de la British Airways se poser sur la piste de l'aéroport international JFK de New York. L'effet de volet que souligne la modulation et le glissando tempéré des cordes est saisissant et, à proprement parler, magique.



La Bond Girl incarnée avec brio par la charmante Jane Seymour...

Le film débute en réalité dans le Vieux carré de New Orleans, ancienne capitale de la Louisiane française et deuxième port en importance des États-Unis au 19^e siècle, où un agent britannique observe (avec nous) un cortège funèbre d'Afro-américains qui déambule et est précédé par un orchestre qui joue *Just a Closer Walk With Thee* (pièce de blues arrangée par Milton Batiste); cet agent est sauvagement abattu par un membre de la mafia et le cortège entonne à présent un air guilleret et enjoué, *New Second Line* (toujours arrangé par Milton Batiste, joué par Harold «Duke» Dejan & The Olympia Brass Band), en soulevant le cercueil au milieu de la rue qui l'a à présent enseveli... La scène suivante se déroule à Santa Monica (mais en réalité en Jamaïque que l'on ne nomme jamais pour des raisons juridiques évidentes), où un deuxième malheureux agent britannique est emprisonné à son tour lors d'une macabre mascarade de Vaudou créole, avant de connaître les affres de la menace de la mort et d'être

finallement piqué au visage par un serpent venimeux. La musique de George Martin au titre révélateur, *Sacrifice*, au rythme saccadé et dégingandé des tambourins africains, se résume à un long crescendo sinueux des cordes qui culmine par un trop bref mais prévisible fortif atonal des cuivres dans les aigus.

Puis, le thème générique survient paisiblement et lourdement comme un véritable *capper* (effet de soulignement) dans les basses, comme un cercueil que l'on referme pour le dernier repos. Rarement, une séquence pré-générique n'aura eu autant d'impact psychologique sur les nerfs des spectateurs. Puis, de façon symétrique, le thème générique est coiffé par un long et vespéral *decrescendo* qui dure 10 secondes. Brenda Arnau (non créditée) reprend la chanson thème sous une forme de rock psychédélique durant la visite de James Bond dans un bar louche qui sert de façade à la mafia créole new-yorkaise, dans le premier quart du film. Il suffit de comparer la version convaincante et envoûtante du thème de James Bond (qui servira aux génériques de tous les films de la série avec Roger Moore) avec la version éculée de 1962, pour constater toute l'évolution qu'a accomplie la musique de cinéma en dix ans. ⁵

— **Avis aux collectionneurs**: Ce disque a été édité à l'origine sous le label Liberty (LT 50100) et repris en audio CD par EMI Records (CDP-7-90629-2), avec 14 plages pour 32 minutes 25 secondes, le 18 octobre 1988. Il a été réédité le 11 février 2003 en version Master Digital sous le label EMI-Capitol (UPC 72435-41421-2-3) avec 22 plages, pour une durée totale de 56 minutes et 30 secondes.

— **Fait à noter**: devant la demande incessante des collectionneurs avisés, le disque vinyle est réédité le 16 avril 2013! Ce chef d'œuvre absolu est à redécouvrir en comparant avec le film!

¹ Le single (45 tours), d'une durée de 1 minute 48, sort aux États-Unis sous le label United Artists Records (UA 581) pour la version originale américaine. Il se classe au 11^e rang des *UK singles chart* pour l'année 1962. Ce qui est moins connu, c'est que cette musique n'était pas « originale » puisqu'elle s'inspirait d'une chanson interprétée par Julian More accompagné... à la cithare! Le disque a été produit par Noel Roger pour EMI Music Publishing. Le fameux *James Bond theme* a été réarrangé par John Barry (ce qui devait entraîner des querelles de droits d'auteur); le chef d'orchestre était Eric Rodger et l'orchestration était assumée par Burt Rhode, avec Vic Flick à la guitare et John Scott au saxophone.

² Buttafava, Umberto et Gentile, Enzo (a cura di). *Les Beatles arrivent: Histoire d'une génération*, livre bilingue en français et italien dans le cadre d'une exposition à Val d'Aoste (Milan: SKIRA, 2008), p. 52.

³ Le 45 tours du chanteur Bill Haley et son groupe Les Comets, édité par Decca Records, était sorti précédemment le 15 mai 1954, mais passa d'abord inaperçu, obtenant seulement la 23^e place des meilleures ventes américaines... avant de disparaître la semaine suivante! Cette chanson s'inspirait d'un titre homonyme qui remontait à l'immédiat après-guerre, avec un 78 tours d'un Afro-américain, Hynonie Harris, édité en juillet 1945.

⁴ Bob Dylan est né le 24 mai 1941, sous le nom de Robert Allen Zimmerman, avec comme nom juif, Shabtai Zisel ben Avraham. Il a rencontré les Beatles le 28 août 1964, à leur hôtel à New York, lors de leur tournée américaine. Il a eu une influence considérable sur eux qui n'hésitent pas à le reconnaître comme un modèle: «Dylan montre la voie.»

⁵ Née Eastman le 24 septembre 1941 à New York et décédée le 17 avril 1998 à Tucson. Ils s'étaient rencontrés le 15 mai 1967, alors qu'elle était simplement une photographe américaine, et s'étaient mariés le 12 mars 1969.

⁶ Avec un modeste budget de 7 millions pour un film de cette envergure (37 millions de 2013), le film atteint un box-office mondial de 161,8 millions en 1973 (847 millions de dollars 2013).